

NOUVEAU ALMODOVAR

# Monologues masculins

**Des femmes-marionnettes, des hommes perturbés. Ainsi se présentent, selon Pedro Almodóvar, les relations entre les sexes dans son nouveau film "Hable con ella". Vision pessimiste habillée d'une belle, mais si froide mise en scène.**



Rosario Flores avant le coma que lui inflige Almodóvar.

(rw) - "Hable con ella" s'ouvre sur une scène de ballet. Deux femmes somnambules errent à travers un espace, un homme essaie de les protéger des chaises qui deviennent leurs obstacles. Comme elles, les protagonistes féminines dans le nouveau film de Pedro Almodóvar sont muettes et

ont l'esprit ailleurs: Alicia, la danseuse, (Mariola Fuentes) tombée dans le coma après un accident il y a quatre ans, et Lydia, la torera (Rosario Flores) qui va subir le même sort après qu'un taureau la renverse.

Dans la dernière conversation de Lydia avec son amant,

elle dit: "Il faut que nous parlions." Il lui répond: "Mais nous avons parlé depuis deux heures." "Non," conteste-t-elle, "c'est toi qui as parlé."

Regorgeant de métaphores parfois même superposées, le film est un travail sur un des sujets favoris du réalisateur espagnol: la (non-)communication entre femmes et hommes. Cette fois-ci, le réalisateur de "Todo sobre mi madre" et de "Carne trémula" a donc choisi de montrer cet apparent déséquilibre en le poussant à son extrême. Les femmes sont reléguées au deuxième plan, réduites à des marionnettes, on ne voit d'elles que leurs corps et leurs gestes. D'ailleurs, Almodóvar lui-même, touché (quel hasard!) d'aphonie pendant le tournage du film, conçoit le fait de ne pas pouvoir parler "comme une castration". (Libé, 06.04.02)

## Vie de légume

Vis-à-vis d'elles les hommes semblent d'abord regorger de sentiments et d'idées. Mais subtilement, Almodóvar nous fait découvrir, en nous présen-

tant les deux hommes Marco (Javier Camara) et Benigno (Dario Grandinetti), qui vont devenir amis au cours du film, leur solitude et leur incapacité à communiquer.

Marco, l'amant de la torera, désespère lorsque celle-ci tombe dans le coma. Lui, tellement touché par un spectacle dansé ou en regardant la télévision qu'il en pleurait, ne peut plus toucher son corps, lui parler: "Cette vie de légume, ce n'est pas la vie," dira-t-il. Son désarroi est curieusement allégé par le fait qu'il a un concurrent - son prédécesseur - qui, lui, semble entretenir une toute autre intimité avec cette belle au bois dormant.

L'infirmier Benigno, par contre, qui s'est amouraché d'Alicia, ne se laisse pas perturber du tout par le fait qu'il ne dispose que du corps de l'être aimé. Il lui parle, lui laisse des messages, la lave et lui met des habits, comme un enfant traiterait sa poupée. Sur le mur, il a posé une photo d'elle avec un voeu bien optimiste: "J'espère que tu surmonteras tes obstacles et que tu danseras de nouveau." Et il suggère à son nouvel ami Marco: "Hable con ella - parle avec elle."

Le scandale arrive lorsqu'on s'aperçoit à l'hôpital que la jeune femme est en-

ceinte. Serait-ce lui le coupable? Mais n'est-il pas plutôt gay?

C'est un film très beau et poétique que nous présente cette fois-ci Almodóvar. Mais beau n'est pas toujours synonyme d'émouvant. Est-ce l'absence des femmes, qu'Almodóvar a déjà beaucoup mises en scène par ailleurs, qui fait que "Hable con ella" ne réussit pas à nous toucher? On a un peu l'impression que, voulant mettre en scène la misère communicative, le réalisateur a été pris à son propre jeu. Même le jeu convaincant des acteurs et actrices, même la musique très envoûtante ne réussissent pas à rendre le malheur de la non-communication crédible. Au lieu de fusionner étude sociale et drame psychologique par son humour très personnel et son rythme palpitant, comme il a réussi si souvent à le faire, Almodóvar nous livre un film plutôt académique et détaché, parfois trop lent, et un peu quelconque. D'ailleurs, la manière dont il fait se réveiller une des deux comateuses se base sur une idée saugrenue, pour ne pas dire machiste.

A l'Utopia

MUSIQUES SACREES

# Improvisations spirituelles sur fond politique

**Grand musicien de jazz et figure importante de la musique sud-africaine, le pianiste Abdullah Ibrahim sera de passage le 25 avril au Centre des Arts Pluriels à Ettelbrück.**

(jitz) - "Je suis un pilote. Je guide mes passagers vers les recoins sombres de leur âme, vers des endroits où ils n'ont généralement pas le courage de s'aventurer...". Un artiste-thérapeute? Le pianiste Abdullah Ibrahim vise les sentiments enfouis par un chacun, qu'il entend réveiller et extérioriser par sa musique.

Ses propos valent particulièrement pour son public de l'hémisphère nord du globe, car dans sa patrie sud-africaine, la musique n'est pas encore tellement séparée de la vie sociale, contrairement à chez nous, où l'on ne chante guère en-dehors des fêtes et cérémonies.

Ainsi, on retrouve dans le jeu du pianiste des rythmes africains et des mélodies toutes simples, d'une grande beauté et d'une forte intensité méditative. Abdullah Ibrahim se qualifie lui-même de profondément religieux: il s'est converti à l'Islam à la fin des années soixante, délaissant son nom de scène Dollar Brand. Ceux que rebute cette religiosité très étalée pourront toujours considérer sa

musique comme vibrant des impulsions d'une spiritualité ésotérique. D'ailleurs, la musique ne se laisse pas confiner par des dogmes religieux.

Né au Cap en 1934, Adolph Brand devient musicien professionnel dès l'âge de quinze ans. Il se voit adjoindre le surnom "Dollar", parce qu'il semble toujours avoir quelques dollars en poche pour acheter les derniers disques de jazz aux marins américains de passage. Sa versatilité technique au piano, doublée de sa particularité de marier les chansons africaines et la musique religieuse avec le jazz, lui valent d'être rapidement reconnu en Europe, les Etats-Unis emboitant le pas peu après. Duke Ellington le contacte même pour se faire remplacer pour quelques dates à la tête de son orchestre, une expérience qui marquera le jeune pianiste pour le reste de sa vie.

Il s'installe en Suisse en 1962, les conditions politiques étant devenues intenables pour un artiste noir en Afrique du Sud. Parmi les musiciens de jazz qui ont réussi à

s'expatrier, comme Dudu Pukwana, Chris McGregor ou Mongezi Feza, Abdullah Ibrahim est le seul qui n'est pas mort en exil. Il ne retournera en Afrique du Sud qu'en 1990, où il se lance dans l'éducation et la production musicale. Un retour aux sources inévitable tant la musique d'Abdullah Ibrahim respire la joie et les pleurs de son peuple. Il ne néglige pas pour autant la scène.

## Concerts obsessionnels

Pianiste, compositeur, violoncelliste et saxophoniste à ses heures, il n'arrête pas les tournées et s'en délecte de changer continuellement de format et de formule, en passant du solo absolu au big-band grandiose. Moins festive que les oeuvres écrites pour grande formation, la musique interprétée lors de ses récitals en solo est bien plus intime et méditative. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit ennuyeuse ou monotone. Plutôt obsessionnelle, par la répétition inlassable de petites séquences rythmiques ou harmoniques. Ce qui se traduit en concert



Profondément religieux: le pianiste Abdullah Ibrahim

par un travail de bagnard pour sa main gauche, tandis que sa main droite peut jouir en souplesse de toutes les libertés imaginables.

Les oeuvres ainsi créées sont éphémères. La majorité d'un tel récital en solo se crée instantanément sur base d'un thème ou d'un motif qu'il importe de faire ramifier. C'est donc en architecte de sons

qu'Abdullah Ibrahim se présentera au "Centre des Arts Pluriels", seul et sans filet face aux 88 touches du clavier, pour mieux servir l'urgence de la transposition musicale de ses croyances et de ses expériences vécues.

"Abdullah Ibrahim solo" (Afrique du Sud/piano solo), dans le cadre du "Festival de Musiques Sacrées", le jeudi 25 avril au "Centre des Arts Pluriels", Ettelbrück, 20 heures. Une co-organisation de JobArt a.s.b.l. et du jazzclublëtzebuerg. [www.jobart.lu](http://www.jobart.lu)